



A Baron, près Senlis. — Ruines de l'habitation du compositeur Albéric Magnard, qui fut fusillé et brûlé dans sa maison.

AUTOUR DES CHAMPS DE BATAILLE
La Mort d'un Héros

ALBÉRIC MAGNARD

Depuis une quinzaine d'années, la personnalité d'Albéric Magnard s'était détachée comme une des plus significatives, une des plus pures de notre jeune Ecole musicale française. Les Allemands, qui ont incendié Louvain et sa vénérable Université, Reims et son auguste cathédrale, ce précieux joyau de notre patrimoine national, devaient ajouter à leurs crimes contre la civilisation, contre la beauté du passé, des crimes contre nos espoirs en la beauté de l'avenir: ils ont assassiné un des compositeurs modernes dont nous nous enorgueillions le plus, Albéric Magnard.

Albéric Magnard n'était certes pas une de ces gloires réclamières dont les noms s'évalent quotidiennement dans nos journaux; il n'avait conquis que l'estime profonde et le respect des connaisseurs, de l'élite. Il était de ceux qui ne parlent que quand ils ont quelque chose à dire, et il ne composait ni pressé par l'aiguillon de la vie matérielle, ni stimulé par ce besoin, hélas! si épidémique, qu'on s'occupât de lui. Son bagage artistique n'était pas considérable, mais il était sérieux et solide. Albéric Magnard avait débuté, comme tout bon musicien français en ce temps-là (c'était en 1893), en allant se faire jouer à Bruxelles; ainsi avaient fait les Reyers, les d'Indy et d'autres encore. C'était son premier drame lyrique, *Yolande*, en un acte, où s'était révélé un compositeur expert en l'art de camper des idées et de les développer. Puis, il écrivit successivement trois sympho-



Les jours heureux: Alb. Magnard et son bébé.



Collaboration: Albéric Magnard — Guy Ropartz — Eugène Isaye.

nies, dont la troisième surtout attestait une sensibilité et, en même temps, une faculté de construction thématique remarquables. Son *Chant Funèbre*, pieusement dédié à la mémoire de son père, le distingué Francis Magnard, rédacteur en chef du *Figaro*, décelait une rare noblesse de style et une profonde intensité d'émotion. Sa *Sonate* pour piano et violon, son *Quatuor* à cordes, d'une parfaite harmonie de lignes; son *Trio* pour piano, violon et violoncelle, d'une magistrale pureté d'écriture, avec son *Allegro* agité, son large *Andante*, son original *Divertissement* et son *Finale* fugué, au rythme si marqué: toutes ces œuvres avaient classé leur auteur au premier rang parmi les musiciens sur lesquels nous étions en droit de fonder notre fierté.

Deux auditions fragmentaires de *Guercœur*, tragédie musicale, auditions données: l'une, dans un de nos concerts du dimanche, à Paris, l'autre à Nancy, avaient montré qu'Albéric Magnard savait étendre le domaine de la musique jusque dans le théâtre. Même privé de l'appareil scénique, ce *Guercœur*, qui était un rêve philosophique où l'auteur avait imaginé un héros ressuscité, ramené sur la terre et préférant la souffrance d'ici-bas aux félicités célestes, ce *Guercœur* nous avait émus par une ardeur de passion, par une force d'invention, qui donnaient une singulière portée à la musique et à l'œuvre. Enfin, en 1912, Albéric Magnard avait fait représenter à l'Opéra-Comique sa *Bérénice*, inspirée de la tragédie de Racine, mais non une *Bérénice* démarquée ou décalquée par un contemporeur de la beauté classique.

Le musicien avait tenu à

nous prévenir de ses intentions dans une audacieuse préface ainsi libellée :

« Je tiens, tout d'abord, à rassurer les admirateurs de Racine. J'aime trop sa *Bérénice* pour ne pas l'avoir respectée... Les chefs-d'œuvre de la littérature n'ont rien à craindre de mes violons et de mes flûtes. Je laisse à des compositeurs illustres le tort d'avoir été moins scrupuleux que moi à leur égard... »

Vous savez que la tragédie de Racine est une œuvre des plus humaines; c'est, si vous le voulez bien, *Amants*, de notre exquis Maurice Donnay, mais en costumes romains. Deux êtres s'adorent; ils se quittent, l'un à cause de la raison d'Etat, l'autre par fierté de femme délaissée. En ce drame poignant, pour chanter l'éternelle douleur des amants séparés et le divin regret de ceux qui n'ont été effleurés qu'un trop court instant par l'aile du bonheur, M. Albéric Magnard avait trouvé les accents d'une angoisse exaltée et d'un souffle héroïque qui ne se démentaient pas pendant les trois actes. Cette partition a-t-elle été comprise du grand public? Je n'oserais l'affirmer.

Mais Albéric Magnard était un dédaigneux des foules, il n'aimait point les succès faciles, et, semblable à *Cyrano*, il pouvait dire que, lorsqu'il avait fait un beau vers, il se le chantait à lui-même. Ce musicien avait en lui quelque chose de fauve et de farouche; c'était un paysan du Danube émigré sur les bords de l'Oise.

Car il avait fui Paris, depuis pas mal d'années; aussitôt après sa sortie du Conservatoire, il était allé se réfugier dans un coin de notre belle Ile-de-France, à Baron, à quelques kilomètres de Senlis, en ce vieux manoir des Fontaines, ou de la « Fontaine Fermée », si joliment posé sur une hauteur dominant la forêt d'Ermenonville. C'est là qu'il vivait, au milieu des chers bibelots et des antiquités qu'il recherchait avec passion, partageant ses instants entre les siens et la musique. Il adorait sa femme, ses fillettes; il était l'ami, le confident de son beau-fils. Ce prétendu sauvage était un tendre, un émotif, un être de bonté...

— Lorsque la guerre éclata, me dit Mme Albéric Magnard, qui veut bien me parler malgré l'émotion qui l'étreint, il ne tint plus en place, il ne rêvait plus que d'aller défendre sa patrie attaquée. Il fit des démarches pour être réintégré dans l'armée et avoir le droit de porter sa tunique de sous-lieutenant, lui qui avait, autrefois, donné sa démission. L'autorité militaire ne voulut pas le reprendre, et ce fut pour lui une grosse déception. Avait-il le pressentiment de sa fin? On a toujours beau jeu à prédire l'avenir après coup. Je me rappelle, cependant, cette parole qu'il prononça un jour, sur la terrasse de notre maison qu'il aimait tant: « Quel malheur que nous soyons venus sur le chemin de l'invasion! » Et puis, une autre fois, peu de jours après, l'idée de résister aux Barbares qui foulaient notre sol s'était fortifiée dans son cerveau; car il me montra, un soir, son revolver d'ordonnance en scandant ces mots: « Il y a, là dedans, cinq balles pour les Allemands et une pour moi... »

Comme je demande à Mme Magnard des détails sur la mort de son mari, elle me répond qu'elle préférerait me mettre en présence d'un témoin de l'horrible scène; elle me présente son fils, M. Creton, le beau-fils du musicien, un jeune homme de vingt-cinq ans, qui dut d'avoir la vie sauve à ce fait que les Allemands le prirent pour le jardinier de la maison... Mais n'anticipons pas sur le récit de M. Creton.

— J'étais revenu, me dit-il, le 2 septembre,

de Senlis, où j'allais sans cesse pour faire des emplettes, lorsque nous entendîmes, à Baron, le canon tonner dans le lointain. Mon père ne voulut pas que ma mère, mes petites sœurs et une tante âgée restassent plus longtemps aux Fontaines. Il me demanda de les accompagner à Paris. Nous prîmes le train le soir même, et, le lendemain matin, je rentrais à la maison par la gare de Nanteuil-le-Haudouin, car les communications n'existaient plus de l'autre côté. A peine arrivé, je trouvai mon père en train de fermer les volets; car le bruit de la mitraille se rapprochait de plus en plus, les patrouilles de uhlans passaient au grand galop sur la route, et ordre avait été donné aux habitants du village de se tenir chez eux et d'éviter toute provocation.

» Le 4 septembre, à neuf heures du matin, j'étais en train de pêcher dans un des étangs de la propriété, lorsque j'entends le vacarme formidable que font des cavaliers lancés à fond de train. Puis, plus rien, et de nouveau un brouhaha. Je franchis en courant les deux cents mètres qui me séparaient de la terrasse de la maison, et je trouve une centaine de soldats allemands. J'avais à la main les clés des écuries, on me les arrache brutalement. Un coup de feu retentit. Mon père, qui était au premier étage, dans son cabinet de toilette, derrière le volet très légèrement entre-bâillé pour voir ce qui se passait, a cru, sans doute, que le coup de feu avait été tiré contre la maison. Il s'est précipité sur le palier de l'étage et a déchargé son revolver par deux fois: deux soldats allemands étaient atteints. Les envahisseurs ont commencé par emporter leurs deux morts; et, aussitôt après, l'officier qui commandait le détachement a sommé trois fois mon père de se rendre.

» Toute cette horde commence une fusillade contre la maison. En même temps, un gradé m'aperçoit, me demande de dire le nom de celui qui avait tiré de la maison et me fait ligoter à un tilleul qui se trouvait sur la terrasse. Bien entendu, je me gardai bien de répondre. Le sous-officier me dit alors, menaçant:

» — Toi, jardinier, on verra après...

» Puis, il donna des ordres et je vis des soldats chercher des bottes de paille dans l'écurie dont on m'avait arraché les clés. La paille fut empilée dans la cuisine et ils y mirent le feu. Pendant que ces tas commençaient à brûler, ils déménagèrent tout ce qu'ils purent trouver dans la salle à manger: fauteuils, meubles, tableaux, et chargèrent le tout dans de grands chariots qui stationnaient à la porte. Et le feu commençait ses ravages. Ce crépitement était horrible à entendre. Les soldats ne se risquaient pas dans la maison; mais ils en gardaient les issues, espérant bien que la fumée âcre forcerait à sortir du premier étage l'auteur des deux coups de revolver. Comme personne ne venait, un soldat prit une échelle adossée contre l'écurie, grimpa, et, apercevant par le volet entre-bâillé mon père étendu, il cria à ses officiers:

» — *Er liegt da!* (Le voilà étendu ici!)

» Mon beau-père était mort asphyxié par la fumée de l'incendie ou atteint par une des balles de la fusillade... Et j'assistai à toute cette vision d'horreur sans pouvoir me dégager de mes liens. Je vis l'officier emporter de la musique; il s'était emparé des manuscrits qu'il avait trouvés dans le salon. Et Mme Magnard, tout en larmes, me dit:

— Il ne me reste plus rien de lui; ils ont emporté l'orchestration du second acte de *Guercœur*, à laquelle mon pauvre mari travaillait. Ils ont brûlé ses dernières œuvres,

les mélodies qu'il avait écrites sur *Les Bucoliques*, d'André Chénier, *La Leçon de Flûte*, *L'Amour*, d'autres encore, et sur certaines poésies posthumes de Mme Desbordes-Valmore: *Le Nid Solitaire*, *Fierté*, *Les Cloches*. Il me semble que c'est pour lui, une seconde mort, la mort de sa pensée...

— Mais n'avez-vous rien retrouvé? demandai-je à la malheureuse femme du musicien.

— Rien, absolument rien. Lorsque, trois semaines après cette épouvantable journée, je suis revenue à Baron, nous avons fouillé parmi les ruines de ce qui était autrefois notre maison. Au bout de trois jours, nous avons mis à jour, parmi les cendres, dans le salon, au-dessous de la chambre à coucher, quelques ossements... C'était ce qui restait de mon cher Albéric Magnard... Nous avons trouvé aussi une montre en or, la montre qu'il tenait de son père, et cent vingt francs de pièces d'or qui avaient échappé à l'incendie; et, près des ossements de mon mari, quelques feuillets calcinés de musique que je reconnus appartenir au manuscrit de *Bérénice*. Mais il m'a été impossible d'en recueillir même des fragments...

Ainsi, le musicien était mort, serrant sur son cœur son dernier enfant, sa partition de *Bérénice*. C'était bien la digne et belle mort de « ce fils harmonieux de Racine », comme M. Maurice Barrès, dans son éloquent article, a si justement appelé Albéric Magnard.

Ces quelques ossements d'un être supérieur, ces cendres d'un chef-d'œuvre dont nous avons, fort heureusement, la copie, voilà tout ce qui est resté après le crimé allemand. Mme Albéric Magnard a fait enterrer ces reliques sur la terrasse où le compositeur aimait tant à méditer, où ses plus pures pensées musicales étaient nées en contemplant le beau paysage qui s'étalait devant ses yeux de poète et d'artiste. Et Mme Magnard me dit qu'elle ne fera pas rebâtir le manoir des Fontaines; ces ruines resteront comme un temple du souvenir, et des fleurs croîtront sur ce bout de terre qui recouvre les cendres de celui qui honora son pays par sa vie et par sa mort.

LOUIS SCHNEIDER.

P.-S. — Voici, peut-être, la dernière lettre qu'ait écrite le compositeur Albéric Magnard. Elle fait allusion au refus de la demande de réintégration dans l'armée, refus dont parle ci-dessus notre collaborateur, M. Louis Schneider :

Manoir des Fontaines, Baron (Oise).

20 août 1914.

Mon bon vieux,

La réponse du ministère de la guerre m'est parvenue ce matin. Etant prêt à partir du pied gauche, je croyais y trouver ma nomination. Quelle erreur! Le poulet ne contenait aucune promesse de réintégration et m'invitait, comme un simple moutard, à aller déposer ma culotte devant le major le plus rapproché de ma résidence. Dans ces conditions, je n'insiste pas. J'ai déjà reçu un accueil très frais à Senlis, il y a trois semaines; cela me suffit. On reprendra l'Alsace-Lorraine sans moi.

René ira se présenter demain à Paris, où il s'était fait inscrire pour le recrutement.

J'espère que vous êtes tous en bon état et que Paul va beaucoup mieux.

Mes respects, je vous prie, à Mme C..., et bien affectueusement à vous.

Albéric Magnard